



NORA LAFI

DOCTEURE AUX DEUX PASSEPORTS

PAR ALEXANDER ABDELILAH

Lorsqu'elle nous reçoit dans son bureau berlinois, grand sourire aux lèvres et lunettes posées sur la tête, Nora Lafi revient tout juste d'un colloque d'une semaine à Tokyo, conquise par le Japon: «Je suis zen!». Avant d'arriver au prestigieux Zentrum Moderner Orient à Berlin, cette spécialiste de l'histoire de l'Empire Ottoman a dû franchir de nombreux obstacles, dressés sur son parcours français de «fille d'immigrés». Née à Istres, dans les Bouches-du-Rhône, au milieu des années 1960 de deux parents algériens, elle fait partie de la génération post-indépendance née sur la rive Nord de la Méditerranée, dans

une ambiance plutôt hostile aux Algériens. «Ma mère a accouché de moi en descendant de l'avion en France», s'amuse-t-elle, «elle me le répète tout le temps». Comme si ses liens avec la France ne tenaient, au départ, qu'à un fil. Son identité française, Nora Lafi l'a conquise dans un contexte peu favorable, marqué par le racisme anti-arabe des années 1970 et 1980, particulièrement fort dans le Sud de la France. Elle se souvient encore des claques verbales administrées par les cadres de son école: «Les enfants arabes ne peuvent pas rentrer dans un collège prestigieux», lui aurait-on lâché au CM2. Un «racisme des fonctionnaires» en poste dans la région, qu'elle attribue aux origines «pieds noirs»

de certains d'entre eux, porteurs du traumatisme de l'Algérie perdue.

A chaque coup reçu, l'identité algérienne gagne en force et en attrait pour la jeune fille aux deux passeports mais qui ne se sent pas désirée dans la ville où elle est née. Paradoxalement, les voyages réguliers de la famille Lafi dans la région de Setif, trois mois par an «en Peugeot 404», en passant par l'Espagne, Gibraltar, le Maroc, puis Oran et Constantine, viennent contrarier cette identité-refuge. «À Setif, je redevais l'Algérienne de France», décrypte l'historienne. Pas vraiment Algérienne aux yeux de sa famille restée au pays, mais pas non plus reconnue comme Française dans sa région natale des Bouches-du-Rhône, la jeune Nora se retrouve dans une impasse. Le sport l'aide à en sortir.

Courant le 800 mètres pour le club d'Istres dans des championnats d'athlétisme régionaux et nationaux dès le collège, la jeune Nora Lafi se trouve une nouvelle famille: «Je n'étais plus seulement l'Arabe, mais faisais partie d'une communauté sportive, je pouvais être juste moi-même.» Une pratique dans laquelle la jeune femme devenue lycéenne excelle, au point d'envisager un temps un cursus sport-études, réservé aux élèves qui veulent tenter la carrière de sportif de haut niveau. Elle se ravise avant l'université et prend la voie de l'étude des pays arabes à Aix-en-Provence. Malgré son doctorat de langue et littérature arabes obtenu à l'Université d'Aix-en-Provence et à l'Université du Caire, les discriminations dont elle souffre persistent.

SURMONTER AU QUOTIDIEN LE DÉLIT DE FACIÈS

Au cours des nombreux entretiens et auditions que la jeune docteure passe afin d'obtenir un poste dans l'enseignement supérieur français, ses origines algériennes deviennent à nouveau un frein. «Toutes les auditions se passaient mal, assure Nora Lafi, certains membres des jurys me tutoyaient alors que je ne les connaissais même pas!» Décidant de quitter le Sud de la France et la relation tumultueuse que la région entretient avec l'Algérie et les

Algériens, l'historienne en herbe obtient un post-doctorat à Tours, puis un poste de chercheuse associée à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Bien qu'elle se sente mieux dans la capitale, plus cosmopolite et ouverte à son goût que sa région natale, son directeur de thèse lui conseillera de sauter le pas en s'expatriant, «pour devenir ce que je veux être», résume-t-elle. Depuis l'obtention de sa bourse de recherche sur le Moyen-Orient à Berlin il y a presque onze ans, Nora Lafi semble avoir trouvé son rythme. «Enfin un endroit où je peux vivre normalement», se réjouit la chercheuse, attablée à son bureau vitré avec vue sur une étendue verte, au coeur d'un quartier cosu de l'ouest berlinois. Établie à Berlin, elle n'en oublie pas la France et l'Algérie

pour autant: «Je veux comprendre, à partir du formidable travail de mémoire que l'Allemagne a fourni après la seconde guerre mondiale, comment on peut interroger sa propre société.» En prononçant ces mots, c'est à l'absence de travail de mémoire en France, à propos de

la colonisation et de la guerre d'Algérie, notamment, que pense l'historienne. Mais pas seulement: «J'ai envie de dire aux Algériens de ne pas tomber dans la trappe du nationalisme, car c'est par exemple une chance d'avoir plusieurs langues dans le pays.» Une «identité multiple» que la spécialiste de l'Empire Ottoman porte en elle, son père étant originaire d'un milieu populaire et anciennement nomade du Sud de l'Algérie, et sa mère d'une famille kabyle plutôt aisée. Ce message pluraliste, la Franco-Algérienne entend le porter en se rendant à un colloque sur l'histoire ottomane organisé à Constantine en octobre 2015. Un signe de changement dans un pays où la période ottomane est souvent réduite à la présence des «Turcs», et un retour appréhendé dans son pays d'origine pour la Berlinoise d'adoption, après 25 ans d'absence. En attendant, Nora Lafi tâchera de transmettre la cuisine de Setif et de Biskra à ses enfants, et continuera d'aider les étudiants algériens qui viennent frapper à sa porte. ■

**J'AI ENVIE DE DIRE
AUX ALGÉRIENS DE NE PAS
TOMBER DANS LA TRAPPE
DU NATIONALISME
CAR C'EST UNE CHANCE
D'AVOIR PLUSIEURS
LANGUES DANS LE PAYS**

© Nora Lafi